

mais heureusement pour la jeune fille, Le Goff était absent de St-Cornély, elle insista tant et si bien que sa mère se laissa tenter par les quelques sous qu'elle fit briller devant ses yeux, et elle céda.

Trois jours après, au grand étonnement des deux femmes, elles étaient installées à Plou-aven.

Elles étaient là depuis environ une semaine, quand un beau matin elles ne trouvèrent pas au village son aspect accoutumé : des enfants allaient par groupes de trois ou quatre, frappant de porte en porte et demandant des fagots de bois.

Ceux qui on avaient ne marquaient pas d'en donner, les autres romettaient quelques sous, et il était très rare qu'une porte se refermât sans que les demandes aient été accueillies.

Quand ils arrivèrent à la chaumière habitée par les deux femmes, Marie mit deux sous dans la main des enfants.

—Prenez-les, dit-elle, c'est tout ce que j'ai, et acceptez les prières que je vais offrir pour le succès de votre feu.

—Mademoiselle, lui répondit un beau gars aux yeux noirs, puissiez-vous être mariée avant la fin de l'année.

En entendant le bruit des voix, Yvonne s'était approchée ; elle demanda à Marie de quoi il s'agissait.

—C'est pour les feux de St-Jean qu'on doit allumer demain, répondit-elle.

Mais en parlant elle n'osait regarder sa mère en face.

Cependant il ne faudrait pas se méprendre sur les pensées qui l'agitaient : ce n'était pas une fillette avide de danser autour des feux pour trouver un mari dans l'année, mais elle savait bien que les feux de St-Jean portent des messages à ceux qui ne sont plus et que ceux-ci ne manquent jamais de répondre aux vivants.

Si donc Jean était véritablement parmi les morts, il le ferait savoir lui-même à Marie si elle le lui demandait.

Pendant tout le jour, les enfants gambadèrent autour des tas de fagots disposés çà et là dans le village.

Le soir venu, la cloche de l'église commença à sonner, et le prêtre, allant de tas en tas, les bénit tous solennellement : puis le premier feu fut allumé et successivement tous les autres ; des groupes de jeunes filles se mirent à danser des rondes échevelées, courant d'un feu à l'autre dans le ferme espoir que celle qui aurait dansé autour du plus grand nombre de feux dans la soirée, serait sans le moindre doute, mariée avant la nouvelle année.

Hélas, les jeunes filles ne pensent qu'aux joies du mariage, sans songer à ses déboires à ses soucis.

Marie n'avait pas le cœur à danser, elle s'assit avec sa mère autour d'un feu qu'on avait allumé derrière leur chaumière sur une colline qui dominait la mer.

Vainement ses compagnes avaient essayé de l'entraîner avec elle, elle restait absorbée et plongée dans une profonde méditation : puis tout d'un coup, profitant de ce que la fumée la masquait aux yeux indiscrets, elle retira de son corsage un papier soigneusement plié et le lança dans le brasier.

—Rentrons à la maison, mère, dit-elle, voici le soir, je suis fatiguée, la fumée me suffoque.

Yvonne ne répondit rien, mais elle se leva d'un air satisfait, le mouvement de la jeune fille ne lui avait pas échappé, elle l'avait vue lancer dans le feu son message.

—Allons, tout va bien, se disait-elle à elle-même, le message est parti, nous ne tarderons pas à avoir la réponse : Louis va lui-même lui annoncer sa mort, dans quelques semaines, elle épousera Le Goff, et nous reverrons nos beaux jours d'autrefois.

Les deux femmes se mirent au lit, mais ni l'une ni l'autre ne pouvait s'endormir ; et elles attendirent en vain le bruit du clapotis de l'eau par lequel les trépassés ont coutume d'annoncer à ceux des leurs qui le demandent, qu'ils ont péri engloutis par les vagues de la mer.

Elles restèrent à Plou-aven jusqu'à l'hiver. Le Goff avait quitté St-Cornély pour les suivre, et de temps à autre Marie feignait de se laisser fléchir pour délivrer sa mère des menaces et des obsessions du vieux fermier.

chir pour délivrer sa mère des menaces et des obsessions du vieux fermier.

L'ouvrage se faisait rare à Plou-aven et malgré ses efforts, la jeune fille ne travaillait que quelques jours la semaine et la misère était à la porte de la chaumière.

Un soir en rentrant, Marie trouva sa mère en larmes : qu'y a-t-il, chère mère, lui dit-elle, se pendant à son cou et lui prodiguant ses plus douces caresses.

Mais elle n'entendait que de profonds soupirs entrecoupés de sanglots.

A la fin, Yvonne la repoussa.

—L'obéissance vaut mieux que la tendresse, lui dit-elle. Vois l'étendue du mal que tu as fait. Le Goff est parti ce matin en disant qu'il allait publier dans le pays que tu avais promis d'être sa femme et que tu as manqué à ta parole. Marie, il faut consentir à le prendre. Qui va maintenant nous donner de l'ouvrage à Plou-aven ? que je regrette d'avoir quitté St-Cornély !

Marie se redressa subitement.

—Sil dit cela, il mentira, et que m'importe la parole d'un imposteur.

Yvonne haussa les épaules.

TOUT EST DANS LA MARQUE



—Nous avons de la visite aujourd'hui ; voulez-vous me passer cette margarine dans votre moule au beurre frais.

—La parole d'un homme riche est toujours écoutée ; quelle chance une malheureuse comme toi peut-elle avoir contre un homme comme Le Goff ? que pourras-tu dire ? il m'a dit à moi qu'il avait sa promesse.

Marie regarda Yvonne avec méfiance ; combien pénible était cette situation, elle n'avait même plus la confiance de sa mère.

—Ecoutez, lui dit-elle, encore un peu de patience ; si d'ici Noël il n'y a pas de nouvelles de Louis, je cède, nous retournons à St-Cornély.

—Et tu épouseras Le Goff, reprit sa mère ?

Mais la jeune fille devint si pâle, que sa mère n'osa pas insister.

La ville de Noël, quand Marie sortit pour aller chercher de l'eau, elle fit la rencontre du vieillard qui avait servi de père à Louis.

Il était estropié et avait besoin, pour marcher, du secours de deux bâtons. Ce jour-là, il vint au-devant d'elle plus vite que de coutume ; mais le bonhomme était tellement ému, que pas une parole ne pouvait sortir de sa bouche.

—Eh quoi, s'écria-t-elle, Louis arrive, il est peut-être déjà ici ? Oh ! dites, père Michel, dites

vite, ne me faites pas attendre plus longtemps : et elle éclata en sanglots.

Louis était de retour en effet : la tempête l'avait jeté sur des rives lointaines, mais enfin il était revenu au port.

Inutile de vous dire que le mariage eut lieu, mais le bonheur ne fut pas de longue durée.

Le Goff ne ménagea rien pour perdre Louis, il le calomnia pour tuer son crédit, bien que par devant lui, il fit bonne figure, afin de l'abattre plus sûrement.

Il lui vendit un vieux bateau qui n'était pas capable de tenir la mer, et je me souviens, j'avais 6 ans, j'étais une nuit couchée avec ma mère quand nous fûmes toutes deux réveillées en sursaut.

Au pied du grand lit, nous entendions distinctement le clapotis de l'eau ; et quand nous nous fûmes levées nous pûmes apercevoir avec effroi que le plancher de la chambre était complètement sec.

Oui, mon pauvre père était parti cette fois, et ma mère ne fut pas longue à le rejoindre dans le royaume des Trépassés.

Ce qui n'empêche que si Marie avait épousé Le Goff, elle aurait été riche et n'aurait pas envoyé de message aux feux de St-Jean.

Moi aussi j'aurais été riche et j'aurais pu choisir un bon mari.

Vous m'avez demandé un conte, je vous ai raconté ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu.

J'ai fini ; et que le bon Dieu et la sainte Vierge vous aient en leur sainte garde.

MAURICE LE ROY.

PAS PRESSÉ

Homme d'affaire anglais qui veut empêcher un jeune avocat canadien-français de fréquenter sa fille.—C'est vous vouloir marier ma fille, hein ! C'est moi va mettre un check à vous.

L'avocat.—Oh ! merci, monsieur ; mais je n'accepterai le chèque qu'une fois que nous serons mariés.

DU CHARBON POUR LES PAUVRES

Un nouveau projet que toutes les âmes charitables sauront apprécier, c'est celui que vient de former le "Player's Club" de Montréal. Le but est de fournir du charbon pendant la saison de l'hiver aux pauvres de cette ville. Le SAMEDI ne saurait trop encourager ses lecteurs à contribuer à une œuvre aussi digne et louable. A la suggestion de monsieur Edwin Varney, président du "Player's Club," il fut décidé que toutes les recettes du club seraient employées pour l'achat du charbon pour les pauvres ; non seulement pendant cet hiver, mais pendant tous les hivers de l'existence de ce club.

Il n'y a pas de doute, vu son noble but, que ce club aura un véritable succès, et nous sommes persuadés que tous les lecteurs du SAMEDI sauront encourager d'une manière ostensible les personnes généreuses qui sont à la tête de ce mouvement.

Le club se compose des personnes suivantes : MM. Georges Sheppard ; Edwin Varney ; Sidney Allendorff ; Dr Wilson ; Dr Baldwin ; Dr Zink ; Rebert Henders ; Georges Smith ; John Harby ; John B. McQuillan ; Percy Brown ; W. E. Burgess ; M. Valiquette ; Dr Perkins. Mesdames Edwin Varny ; Ed. Sheppard ; Ella Walker ; Ada Maylan ; Chas. Coppine (Euphemia Allan) et Melle Dona Virbie.

La première représentation que ce club donnera pour venir en aide aux malheureux, aura lieu le 17 décembre prochain au "Queen's Theatre." On jouera "Gordon's Relief" quatre soirs durant.

Nous espérons que chacun se fera un devoir d'assister à ces représentations.